

Onna verya : (conte)

Autor(en): **Ct.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **70 (1931)**

Heft 46

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224206>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



ONNA VERA

(Conte.)

QUATRO lulu, que s'étant reincontrâ pè Mordze, sè mettant à dévesà dé toté sorté d'affèrè; pù, s'embryant à djuvî ài cartè : à la poutse ! Lâi avâi on chômeu, on jui, on maçon et on vacher. L'è stisse que l'a tot perdu, et qu'a dû payî l'écot, tot grindzô que l'irè.

Po lou consolâ, lé trâi z'auto lâi ant offè onna vera su lo lè po passâ lo tein.

Lè vaitcé ti d'accô; louyant on bateau et via su Outsy, cein lequâvè âo tot fin, pisque étâi lo jui que ramavè.

A te que la Vaudâre dè la partiâ assebin, que, po fini, soclliâvè à tréré dâi bouennè.

Lè vaguè fasant dzinguâ lo bateau decé, delé, amon, avau; n'étâi pas dé rirè. Cein l'è zu adhi pé mau, lo bateau virè fond su fond, et lè quatro còo dein lo bret !

Ora ! sauvâ sa pi, et râva po la Patrie. Tsacon po son compto.

Lo chômeu n'a pas volhiù que sâi dé tréré sè man dé sè tsaussè; l'a colâ drâi bâ.

Lo Jui, qu'asséyive dé nadzi, na pas d'embardzi l'idhie dé coté ! vouâi ! la pouâisive dâi duvè man contré son mor, ein desaint : « Amenâ ». A fooce d'ein agafâ, à-te que lo via avau assebin.

Lo maçon nadzivè quemein 'na renaille, passâvè per dessus lè vaguè, lo mim'affèrè qu'on bouton dé botolhie, restavè onco treinta mètres po îtrè sauvâ, quand l'out fière six z'hâorè : l'arrête franc dé nadzi, et, avau quemein lè z'auto.

Lo vacher que luttâvè qu'on diâbllio a pu arrevâ âo bord; on coup su la teppa, sè revirè ein desaint : « Tant pi por vô ! Mé ie reintro po governâ. Ct. dào Dzorât. »

PIERRE-ABRAM DECOUVRE LES SKIS

PIERRE-ABRAM était bûcheron. Il devait être bien vieux, car je l'ai toujours vu vieux. Il habitait seul avec sa chèvre et son chat dans une maison foraine, à une demi-heure du village. Il ne sortait guère que pour aller au bois, et, comme la forêt était à deux pas de sa maison, il passait sa vie entre les futaies profondes et le coin de l'âtre. Il descendait très rarement au village. Il ne lisait point les journaux, ne s'inquiétait guère de ce qui se passait dans le reste du monde, hors des mises de bois, sa seule préoccupation.

Sa petite vie de solitaire se bornait à son métier, qu'il faisait lentement, avec minutie, à l'ancienne mode, ainsi qu'à sa provision de bois et de pommes de terre pour l'hiver.

Par contre, il n'y en avait point à lui pour reconnaître le sifflet d'un oiseau; il savait distinguer la flûte de la grive du chant du merle, aux fraîches aurores de mai. Ses yeux de lynx diagnostiquaient du premier coup un arbre malade au simple examen de sa cime. Il savait tous

les gîtes des lièvres, les broussailles de framboises, les coins de fraises et de myrtilles, les taillis où poussent la morille noire, les hauts gazons roussâtres où l'on trouve les bolets.

L'hiver, pour ne pas enfoncer dans la neige fraîche, il chaussait ses « cercles », sortes de cerceaux faits d'une bande d'étable pliée en rond, avec deux planchettes pour les courroies. Il faut, je vous l'assure, une certaine habitude pour marcher avec ces engins ! De grand matin, il observait sur la neige les traces des animaux craintifs ou rôdeurs, qui sortent la nuit. Les pistes du lièvre bondissant ou du renard furetant lui étaient familières; il savait où les hases affamées avaient gratté la neige pour ronger l'extrémité des genêts desséchés de l'automne...

Un jour, il y a bien trois ou quatre lustres de cela, sa connaissance des bois se trouva cependant en défaut. En redescendant chez lui, il vit, passant en travers de son sentier battu, une trace jusqu'alors inconnue pour lui. C'était une piste double, plate, droite et régulière, rayée en son milieu d'une mouleure en demi-rond; à gauche et à droite, des marques rondes dans la neige... Pierre-Abram s'arrêta, examina, se pencha... ce n'était pas la trace d'un animal, ni celle d'une luge; qu'est-ce que ça pouvait bien être ?

Le soir, contre son habitude, il descendit au village, entra à l'auberge, raconta sa trouvaille, son étonnement. On rit un peu; un des rares skieurs, à l'époque, se trouvant là, lui expliqua...

Depuis, il racontait volontiers sa découverte; on la lui faisait narrer, pour rire un brin. Et lui, d'un air d'importance, il terminait, en son patois de la Combe : « ...Et pis, mé su informâ... l'étâi des saqhiis ! »
Cyprien.

Un nouveau Salomon. — Un automobiliste écraze, dans un village des environs de Martigny, une poule imprudente. En homme bien élevé, il arrête sa machine et offre trois francs au propriétaire, en lui laissant le volatile par-dessus le marché.

— Pas de ça ! répondit le bonhomme, donnez-moi trois francs cinquante et gardez la poule.

Entêtement des deux parties, aucune ne veut céder.

Un paysan vient à passer, s'arrête, écoute la discussion, puis, sortant dix sous de sa poche, les donne au propriétaire de la poule, et met celle-ci sous son bras.

— De cette façon, dit-il je vous arrange tous deux.

TOLSTOI VÉGÉTARIEN

TOLSTOI, pour mettre sa pratique en accord avec ses théories, avait adopté le régime végétarien; quelques membres de sa famille suivirent son exemple. Un jour, toute la famille était à Moscou, et mon grand-père était resté seul à Yasnaïa Polonia en compagnie de ses deux filles Marie et Alexandra. Il advint que ma grand'tante Kousminkaïa, sœur de ma grand'mère, annonça sa visite par télégramme; mes tantes vinrent trouver mon grand-père, lui demandant conseil, quant à ce qu'on lui donnerait à manger, car elle aimait la viande et s'en passait difficilement. On décida de lui servir du poulet, mais mes tantes ne voulurent pas se charger de tuer le volatile. « Ne vous inquiétez pas, leur dit mon grand-père, tout sera fait pour le mieux ».

Quelle fut la consternation de ma grand'tante Kousminkaïa quand, entrant dans la salle à

manger, elle aperçut un poulet bien vivant, attaché par la patte à sa chaise, et se débattant furieusement ! Un gros couteau de cuisine était placé à côté. « Si vous voulez manger de la viande, vous n'avez qu'à vous servir, ma chère » fit mon grand-père avec son plus charmant sourire. Ma tante, la première, rit beaucoup de cette plaisanterie et se contenta des légumes et des fruits de ses hôtes.

Comte Jean Tolstoï.

LA CIGARETTE

INSTALLÉ dans un compartiment de fumeurs à Pierreville, station terminus, je me rendais à F. où j'avais rendez-vous avec un de mes amis.

Sur le quai, je remarquai une petite femme d'environ trente ans, maigre, pétulante, bavarde, mais bavarde !... à vous faire crier grâce.

Elle avait pour interlocuteur un brave homme un peu gauche, qui portait une valise et auquel elle ne laissait pas placer une syllabe.

Soudain, la voix du chef de train s'éleva, tonitruante.

— Madame ! Hé, madame, nous allons partir. L'avertissement de l'employé n'arrêta pas sur les lèvres de cette pie la phrase commencée.

— Eh bien, quoi, madame, réitéra le chef de train, il faudrait voir à monter, ou vous prendre un autre train.

La bavarde daigna enfin s'émouvoir.

— Mais oui, mais oui, ça va bien, dit-elle d'un ton rogue; vous êtes joliment pressé aujourd'hui !

Et elle reprit, comme si de rien n'était, le fil de son discours.

Chacun sait que, sur cette petite ligne où circule deux ou trois fois par jour un train, on est très accommodant pour les voyageurs.

Mais la dame y mettait vraiment trop de malice.

Pour la décider à monter, le mécanicien lança deux coups de sifflet. Alors elle embrassa son interlocuteur, lui fit promettre d'écrire bientôt et chercha un wagon.

— C'est égal, ronchonnait-elle, il ne faut pas venir ici pour trouver de la complaisance !

Tout en regimbant, elle regardait les wagons les uns après les autres, ne trouvant aucun digne de la recevoir.

Le chef de gare s'en mêla :

— Voyons, madame, allez-vous vous décider, que diable ?

— Oh ! c'est de la tyrannie... Quel excès de zèle !

Arrivée dans le wagon, elle examina les banquettes et se décida enfin à s'asseoir en face de moi.

— Si elle réussit à m'arracher quelques mots, pensai-je, elle aura de la chance.

Eh bien, elle ne m'adressa pas la parole, mais elle parla toute seule. Des mots marmottés entre les dents, bien entendu.

Et le train partit, tout doux, tout doux, tout dou...ou...cement, comme cela se chante.

Alors, m'étant assuré de nouveau que notre compartiment était bien celui des fumeurs, je sortis une cigarette et l'enflammâi.

Ah ! mes amis, si vous aviez vu la bavarde s'agiter et tourner vers moi des yeux fulgurants, c'était comique.